



CLARISSE SABARD

UN AIR D'ÉTERNITÉ

ROMAN

LA ROMANCIÈRE QUI A DÉJÀ BOULEVERSÉ
500 000 LECTEURS


CHARLESTON

CLARISSE SABARD

UN AIR D'ÉTERNITÉ

Châtillon-sur-Indre

L'été 2018 s'annonce mouvementé pour Lisa : tandis qu'elle s'apprête à recueillir sa mère fragilisée par la violence de son ex-compagnon, elle doit également héberger son grand-père, Loulou, dont la maison est en travaux. Or cela fait huit ans que tous deux ne se parlent plus. La présence de Tim, son petit garçon qu'elle élève seule et que tous adorent, suffira-t-elle à apaiser les tensions ? Lisa a à peine le temps de se poser la question qu'elle est confrontée à un autre problème : la rénovation de la maison de Loulou met au jour une pièce condamnée contenant un mystérieux coffret.

Comment Lisa aurait-elle pu imaginer que celui-ci renferme un terrible secret qui tourmente son grand-père depuis son enfance ?

Tout commence en juillet 1939, lorsque la jeune Aurélia, inquiète de voir son monde vaciller face à la menace d'une nouvelle guerre, décide de tenir son journal des événements...

À la suite de Lisa et d'Aurélia, deux héroïnes inoubliables, Clarisse Sabard nous entraîne dans une fresque familiale et historique éblouissante au cœur de la Seconde Guerre mondiale.

COUVRURE DE CELUI-D'UN AUTRE CÔTÉ DE CETTE HISTOIRE FAMILIALE

ISBN : 978-2-36812-954-8



9 782368 129548

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Couverture : Studio Piaude

Images : © Joanna Czogala /

Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

UN AIR D'ÉTERNITÉ

De la même autrice :

Sous un ciel étoilé, Charleston, 2022

Le Souffle des rêves, Charleston, 2022 ; Pocket, 2023

À la lumière de nos jours, Charleston, 2021 ; Pocket, 2022

Et nous danserons sous les flocons, Charleston poche, 2021

La Femme au manteau violet, Charleston, 2020 ; Pocket, 2021

La vie a plus d'imagination que nous, Charleston poche, 2020

Ceux qui voulaient voir la mer, Charleston, 2019 ; Pocket, 2020

La vie est belle et drôle à la fois, Charleston poche, 2019

Le Jardin de l'oubli, Charleston poche, 2019

La Plage de la mariée, Charleston poche, 2018

Les Lettres de Rose, Charleston poche, 2017

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-954-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Clarisse Sabard

UN AIR D'ÉTERNITÉ

Roman


CHARLESTON

*À mon père, qui a su me transmettre son amour
pour notre terre natale, le Berry.
À ces héroïnes et ces héros si courageux,
souvent anonymes, qui ont œuvré pour notre liberté.*

« On ne sait jamais ce que le passé nous réserve. »
Françoise Sagan

« On ne peut comprendre la vie qu'en regardant
en arrière ; on ne peut la vivre qu'en regardant en
avant. »
Lucinda Riley, *La Sœur du Soleil*

PROLOGUE

Vallée du Neckar, Allemagne, 1931.

ASSISE À L'ARRIÈRE DE L'AUTOMOBILE, Marie resserra autour d'elle les pans de son long manteau au large col de fourrure, puis jeta un coup d'œil inquiet à l'extérieur. En cette froide soirée d'octobre, la température ne devait pas excéder les six degrés. La nuit était complètement tombée sur la forêt sombre et silencieuse. Les pâles rayons de la lune, à moitié dissimulée derrière un voile de nuages, conféraient à la cime des arbres un aspect menaçant.

— Si au moins je pouvais allumer ma lampe de poche ! souffla-t-elle en sentant le contact de la Wonder en métal chromé contre ses doigts.

Devant, côté passager, Arielle se retourna brusquement. Dans la pénombre, ses épais cheveux bouclés formaient une masse opaque autour de son visage.

— Hors de question ! coupa-t-elle. Tu as entendu la consigne : on n'utilise les lampes qu'en cas de nécessité absolue.

— Peut-être, mais je ne suis pas rassurée... On attend depuis plus de vingt minutes, maintenant. Qu'allons-nous faire, s'ils se font prendre ?

Elle frissonna. Les cinq hommes avaient beau être entraînés, l'opération qu'ils avaient à mener était incroyablement dangereuse.

— Je suppose que nous nous en tiendrons au plan de départ, répondit Arielle avec placidité. Les instructions sont claires : s'ils ne sont pas revenus au bout de trois quarts d'heure, on doit filer.

— Et les abandonner à un sort incertain ? S'il arrivait quoi que ce soit à Dominique...

— Ton père est plein de ressources, je ne me fais pas de bile.

Les mains de la jeune femme se mirent à trembler. Elle les passa dans ses cheveux blonds afin de se donner une contenance. À entendre Arielle, tout semblait si simple et millimétré ! Pourtant, le moindre instant d'inattention pouvait les perdre. Elle n'aurait jamais dû accepter l'implication de son père dans cette périlleuse affaire. Se résigner aurait sans doute été plus sage.

— Rolf est capable du pire, reprit-elle, désespérée.

Rolf. Le prénom de la trahison et de l'humiliation. Elle ne pouvait plus le prononcer sans ressentir une sorte de venin envahir sa bouche.

Arielle lâcha un rire sec.

— Ça, ma jolie, tu aurais dû y penser plus tôt. Voilà où ça mène, de désobéir à son paternel.

Piquée, Marie encaissa le coup. Se laisser séduire par un homme marié avait été une terrible sottise, elle en avait douloureusement conscience. Plus d'une fois elle avait trompé la vigilance de son père, pour le revoir. Endormie par les belles paroles et les promesses d'avenir, elle n'avait rien vu venir. Comment aurait-elle pu soupçonner que sa femme et lui étaient en réalité deux monstres sans scrupule qui avaient planifié à l'avance leur cruel dessein ?

Se redressant, elle avala sa salive et murmura, la gorge serrée :

— Ne vous est-il donc jamais arrivé de commettre des erreurs, Arielle ?

Son interlocutrice se tourna à nouveau et la considéra un instant d'un air plus indulgent. L'ombre d'un sourire un brin mélancolique ourla le coin de ses lèvres.

— Bien sûr que si... Un sacré paquet, si tu veux tout savoir, surtout en amour.

Elle se tut, perdue dans ses pensées. Marie ne put s'empêcher de s'interroger sur la relation qu'entretenait Arielle avec son père. À l'évidence, leurs liens allaient au-delà de leurs missions d'espionnage pour les services de renseignement français. Leurs missions d'espionnage... Dire que sept jours plus tôt, elle ignorait tout de ces activités ! Il avait fallu ce séisme pour qu'elle apprenne que son père n'était pas qu'un simple chansonnier à succès. Quel choc ! Et pourtant, cela expliquait beaucoup de choses, comme cette tournée d'un an en Allemagne alors que les scènes parisiennes réclamaient à cor et à cri le retour de Léandre Moreau.

Un hurlement lugubre s'éleva soudain du bois, les faisant sursauter toutes les deux.

— Mon Dieu..., gémit Marie, la main sur le cœur.

Arielle se retourna pour regarder à travers le pare-brise.

— Ce n'est qu'une chouette, rit-elle, la tête tournée vers le ciel. Un bruit a dû la déranger... Je ne serais pas étonnée que les gars nous rejoignent sous peu.

Une poignée de secondes plus tard, elles les virent en effet émerger du sentier par lequel ils étaient partis. Ils marchaient très vite, courant presque. Au milieu, son père serrait précieusement un paquet contre lui. Marie poussa un soupir de soulagement : ils avaient réussi !

Elle ouvrit vivement la portière afin qu'il puisse monter dans la voiture, tandis qu'Arielle se glissait derrière le volant, prête à démarrer. Les quatre autres

s'engouffrèrent dans le second véhicule, stationné près du leur.

— On y va ! lança Léandre en s'asseyant à côté de sa fille.

Celle-ci posa aussitôt son regard bleu sur le nourrisson enroulé dans une épaisse couverture qu'il tenait sur ses genoux. Le bébé était d'une immobilité saisissante. Doucement, elle lui caressa le front de l'index.

— Dominique..., murmura-t-elle.

— Allons, tu sais que tu ne dois plus prononcer ce nom, désormais. C'est dangereux.

— Si c'était si facile...

Léandre soupira.

— Je suis navré de ce que tu as subi, ma chérie. Je regrette de ne pas t'avoir laissée à Paris, où rien de tout cela ne serait arrivé... Mais il faut tourner la page.

Sentant les larmes affluer, la jeune femme détourna les yeux vers la vitre, alors qu'Arielle fonçait dans la nuit noire pour l'emmener vers un nouveau départ : un poste d'institutrice l'attendait, quelque part dans la campagne française. Au fond, ce ne serait peut-être pas si mal, d'enseigner aux enfants.

— Ça va aller, ma jolie ? s'enquit la conductrice en lui jetant un coup d'œil soucieux à travers le rétroviseur.

Marie hochait lentement la tête, et céda malgré elle à l'irrésistible tentation d'observer le bébé dont elle ne serait jamais plus la mère. C'était s'enfoncer des épines dans le cœur, mais elle ne pouvait pas s'empêcher de graver dans sa mémoire les moindres détails de son visage d'ange, tout en pensant à ce qu'aurait pu être leur quotidien, ensemble. Rolf ne lui avait pas seulement volé son enfant, il lui avait pris sa vie tout entière. Elle déglutit et reporta son attention sur son père.

— Est-ce que tu les as... tués ?

Nouvelle œillade d'Arielle. Léandre secoua la tête.

— Non, c'était impossible. Rolf est un membre éminent du parti nazi, ces sales types nous auraient traqués sans relâche. Mais on leur a fait passer l'envie de recommencer, crois-moi.

Certes, Rolf était brutal et calculateur, mais il était avant tout soucieux de l'évolution de sa carrière au sein de l'armée. Convaincue que les nazis seraient un jour aux commandes de l'Allemagne, sa femme mettait tout en œuvre pour l'aider à avancer ses pions sur l'échiquier du pouvoir. Les Karlinger ne risqueraient pas un scandale susceptible de nuire à leurs ambitions. Toutefois, aucune précaution n'était superflue, c'est pourquoi Léandre avait pris cette décision lourde de conséquences. Briser le cœur de sa fille lui en coûtait affreusement, mais cette option était, de loin, préférable à toutes les autres.

— Tu ne devras en parler à personne, ajouta-t-il. Sous aucun prétexte.

— Je n'en avais pas l'intention.

Il lui pressa la main, dans un élan de compassion.

— Je le sais. Dis-toi que tu as dix-neuf ans, ta vie n'est pas finie. La maison est confortable, ta sœur et moi te rendrons visite aussi souvent que possible. Il te faudra être forte, j'ai confiance en toi, Marie.

La mâchoire serrée, la jeune femme opina bravement du chef. Il lui faudrait du temps, mais elle surmonterait la peur, le malheur et l'injustice. Elle apprendrait à vivre avec ce chagrin qu'il lui serait interdit de nommer. Et elle prierait, oui, elle prierait pour que Rolf subisse les foudres de l'enfer.

Alors elle promit, d'une voix assurée :

— Je serai forte, oui.

Lisa, 2018.

— **A**LORS ? C'est grave ?...
 Je déglutis en entendant le son étranglé de ma propre voix. Ôtant le tensiomètre enroulé autour du bras de Loulou, mon grand-père, le docteur Bellanger, notre médecin de famille, relève la tête et me fixe par-dessus ses lunettes. Son expression insondable ne calme pas vraiment mon angoisse. Loulou n'est plus tout jeune, je n'en suis que trop consciente !

— C'était juste un malaise vagal, affirme-t-il dans un sourire tranquille. Un peu de repos et tout rentrera dans l'ordre.

Soulagée, je souffle un bon coup.

— Ouf ! J'avoue que je n'en menais pas large.

Visiblement amusé d'être ainsi le centre de l'attention, mon grand-père prend le parti d'en plaisanter :

— Je vous l'avais dit, que je n'allais pas y passer aujourd'hui ! Merci pour le sucre à l'alcool de menthe,

ajoute-t-il en regardant Annette, qui se trouvait avec lui au moment de sa syncope.

La vieille dame lâche le rebord de la table auquel elle était cramponnée et se met à le sermonner.

— Fi de coco, tu nous as fichu une de ces trouilles ! Si ton cœur s'était arrêté, ce n'est pas l'alcool de menthe qui l'aurait fait repartir.

Le médecin la considère avec bienveillance.

— Ne vous tourmentez pas avec ça, madame Lecomte, c'est un vrai dur à cuire, notre Louis. Son cœur se porte à merveille.

En dépit de ces mots apaisants, je trouve mon grand-père encore un peu pâle.

— Tu devrais peut-être monter t'allonger, lui dis-je, une main posée sur son épaule.

— Penses-tu ! me répond-il. Un bon café fera aussi bien l'affaire, pas vrai, doc ?

Le médecin émet un petit rire.

— Ça ne vous fera pas de mal, en tout cas, votre tension est un peu basse. Ménagez-vous, ce n'est pas le moment d'aller courir un sprint.

— Bah ! Usain Bolt n'a qu'à bien se tenir ! réplique mon grand-père.

Une fois la consultation réglée, je raccompagne le docteur Bellanger dans le vestibule.

— Merci de vous être déplacé. Je suis contente de savoir qu'il va bien.

Le médecin marque un arrêt sur le seuil et se tourne vers moi.

— Justement, Lisa, je voulais t'en toucher deux mots.

Mon cœur a un raté. Finalement, c'est peut-être moi qui vais la faire, cette crise cardiaque.

— Ah...

Je dois être livide, car il s'empresse de me rassurer :

— Ne t'inquiète pas, le malaise vagal en soi est sans gravité. Mais il aurait pu mal se réceptionner en tombant. Heureusement qu'Annette était là.

— Je vois. Est-ce que d'autres malaises de ce type pourraient survenir, d'après vous ?

— Eh bien, avec les rénovations de sa maison, je redoute un léger surmenage.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour le soulager ?

— Si c'est possible, tu pourrais peut-être l'héberger chez toi durant les travaux ?

Je manque de m'étrangler.

— Chez moi ?! Vous le connaissez, il n'acceptera jamais de quitter sa maison, lui qui a la hantise de devenir dépendant !

— Je sais, Lisa. Mais s'il venait à se blesser en chutant, je ne suis pas certain qu'un séjour à l'hôpital l'enchanterait davantage. Dis-toi que c'est un mal pour un bien.

Je grimace.

— Bon, je vais lui proposer, mais c'est loin d'être gagné. C'est un vrai lion, quand il se fâche.

Le docteur Bellanger a un nouveau petit rire.

— Je te souhaite bon courage, alors ! Et n'hésite pas à m'appeler si le lion a besoin d'une bonne engueulade !

La mine sombre, je regagne la cuisine où Annette s'active à préparer du café. Voilà qui fera sans doute mieux passer la nouvelle. J'attrape les tasses rangées en hauteur et les dépose sur la toile cirée ornée de citrons. Assis en bout de table, mon grand-père me scrute sous ses sourcils broussailleux, qui me font penser à deux grosses chenilles. Son visage solide a retrouvé un peu de couleurs et, hormis une mèche rebelle échappée de ses cheveux blancs coiffés en arrière qui lui barre le front, tressautant au rythme de sa respiration, on ne devinerait pas qu'il vient d'avoir un malaise.

— Tu es bien silencieuse, me fait-il remarquer.

— Je pense aux travaux. Je suppose que ça va prendre un certain temps.

— Une bonne partie de l'été, oui, déplore-t-il. Ma maison vieillit plus mal que moi.

Pour le coup, je ne peux qu'acquiescer. Rien que dans la cuisine, les peintures s'écaillent, le plafond est zébré de petites fissures et les robinetteries couinent d'une affreuse façon à la moindre occasion. Il faut dire que la maison ne date pas d'hier, puisqu'elle a été bâtie à la fin du XIX^e siècle près du gué de la rivière par un riche industriel qui désirait une résidence secondaire à la campagne. Selon la légende familiale, le grand-père de Loulou, fils de paysans, passait devant durant ses promenades dominicales lorsqu'il était petit et restait émerveillé face à cette coquette demeure bourgeoise, s'imaginant l'habiter un jour. Après avoir travaillé très dur, il avait pu réaliser son rêve de jeunesse en la rachetant à la mort du premier propriétaire, à l'aube de la Grande Guerre. Hélas, mon grand-père ayant décidé de la vendre en viager, elle ne restera plus longtemps dans notre famille. Il aurait aimé me la léguer après son décès, mais je ne me sens pas capable d'entretenir des murs si vastes et anciens, alors j'ai décliné. Oh, bien sûr, je n'ai pas pris cette décision de gaieté de cœur ! Je nourris une réelle affection pour cette bâtisse dans laquelle j'ai passé chaque été de mon enfance, mais j'ai déjà ma propre maison. En outre, si mon activité de traductrice littéraire me permet de vivre de façon tout à fait correcte, je ne peux pas me permettre ce genre d'extravagance. En attendant, il n'est pas question que mon grand-père y laisse sa santé.

Rassemblant mon courage, je profite qu'Annette verse le café dans nos tasses pour aborder le sujet qui fâche :

— Il faut que je te parle, Loulou. Ça risque de ne pas te plaire, mais c'est sérieux.

Annette suspend son geste.

— Je ferais peut-être mieux de vous laisser, déclare-t-elle, mal à l'aise.

— Oh, non, reste. À l'évidence, je vais avoir besoin d'une alliée.

Et l'amie d'enfance de mon grand-père, Nénette comme il la surnomme, me paraît être la personne tout indiquée. Du haut de son mètre cinquante, ce petit bout de femme ressemble à la parfaite mamie gâteau avec sa silhouette rondelette et les rides creusées au coin de ses yeux par des années de sourires, mais elle n'est pas du genre à se laisser marcher sur les pieds, au contraire. Ne s'étant jamais mariée, elle entretient toute seule sa vieille Peugeot 104, qu'elle refuse obstinément de troquer contre un modèle plus récent, a un béguin assumé pour Yannick Noah, fume autant qu'une locomotive à vapeur malgré son âge avancé et, aux dernières nouvelles, elle a même claqué la porte du club du troisième âge – une institution ! – parce que la directrice a osé supprimer l'atelier créatif du jeudi au profit du Scrabble. Rien ni personne ne lui fait peur.

— Bon, comme tu veux, répond-elle, intriguée.

Loulou plonge un morceau de sucre dans son café tout en me lançant un regard soupçonneux. Je n'ai encore rien dit que je le sens déjà sur la défensive. Autant trancher dans le vif.

— Le docteur Bellanger pense que tu devrais quitter la maison pendant les travaux.

Il cesse aussitôt de touiller son café.

— Et pourquoi donc ? se rebiffe-t-il. Les plafonds ne vont pas me tomber sur la tête.

— Il ne s'agit pas de ça...

— Bah quoi, alors ? insiste-t-il en croisant résolument les bras contre son torse.

Histoire de fourbir mes arguments, je bois une gorgée, que je manque de recracher ; le café d'Annette est infect, fort à réveiller un mort.

— Hum... Comme tu le sais, les travaux feront pas mal de boucan, ça peut vite devenir stressant. Sans compter le va-et-vient des ouvriers ; on ne se sent plus complètement chez soi, dans ces cas-là, non ?

Il renifle, guère convaincu.

— Bizarre, le doc ne m'a rien dit, à moi.

— Parce que depuis trente ans qu'il te suit, il a compris que tu es une vieille tête de mule ! s'exclame Annette en allumant une Marlboro. Moi je dis qu'il a raison, on n'a pas envie de te retrouver les quatre fers en l'air tous les matins.

— C'était juste un malaise vagal, faut pas en faire tout un foin.

Son air insouciant me fait lever les yeux au ciel.

— Si Nénette n'avait pas été là, l'issue aurait pu être dramatique, j'espère que tu t'en rends compte. C'est arrivé comment, d'ailleurs ?

Quand Annette m'a téléphoné, vers dix heures, pour m'annoncer que mon grand-père venait de s'évanouir, j'étais tellement affolée que j'ai raccroché sans poser davantage de questions, afin de foncer chez lui.

— Je ne sais plus trop, prétend-il, les yeux rivés sur sa tasse. J'ai eu chaud, la tête m'a tourné, et puis voilà.

— Il était dans le jardin d'hiver, à brasser des cartons pour les travaux, intervient Annette. Je passais lui déposer de la confiture de groseilles quand je l'ai trouvé là. J'ai à peine eu le temps de lui dire bonjour qu'il a tourné de l'œil. Ça l'a pris comme la colique.

Mon grand-père lui coule un regard en biais mais ne moufte pas. J'en profite pour renchérir :

— Tu vois, le docteur n'a pas tort. C'est trop de choses à gérer pour toi, tu devrais lever le pied.

— C'est pas possible, dès que tu vieillis on t'enterre ! rouspète-t-il. Tu ne vas pas me mettre dans un de ces mouiroirs pour vieux, non ? Je l'aime, ma baraque. Elle est peut-être délabrée, mais elle est pleine de caractère, comme moi.

Je pose une main sur son poignet.

— Ce serait temporaire, Loulou. Et puis, j'estime que ma maison n'a rien d'un mouiroir.

Un ange passe. Les sourcils un peu moins froncés, mon grand-père réalise ce que je suis en train de lui proposer.

— Attends, tu voudrais que je vienne chez toi ?

— Ça me paraît être un bon compromis. Je ne suis qu'à dix minutes, ça te permettrait de superviser les travaux dès que tu en aurais envie. Qu'en dis-tu ?

Toujours hésitant, il tente de protester :

— Hum... Faut pas que ce soit une obligation. Tu n'as certainement pas besoin de t'encombrer de ton vieux pépé.

— C'est ça ou je te traîne de force jusque chez moi, tranche Annette. Le quotidien sera plus drôle avec ton petit Tim.

À l'évocation de mon fils, qui fêtera bientôt ses dix ans, le visage de Loulou se métamorphose. Ses yeux bleus se mettent à pétiller. Tous les deux s'entendent comme larrons en foire, partageant un goût immodéré pour les tartines de rillettes à l'heure du goûter et les balades au bord de la rivière.

— Je ne sais pas si ça lui plairait trop de m'avoir en permanence sur le dos, objecte-t-il malgré tout.

Je sors alors mon dernier atout, celui qui devrait faire mouche :

— Ça fait des mois que tu lui promets de l'initier au jardinage... Mon potager tire la tronche, tu sais. Tu es le seul à pouvoir y remédier.

Ce qui n'est pas un mensonge. Je n'ai absolument pas hérité de la main verte de mon grand-père, au grand dam de Tim, qui adorerait que l'on puisse récolter nos propres fruits et légumes. Au lieu de quoi, chacun de mes essais reste stérile.

— Et Pauline ? rétorque Loulou. Elle ne peut pas t'aider ?

Son allusion à mon amie et voisine me fait sourire. Pauline me taquine souvent à cause de mes déboires

avec mon jardin, prétendant que je trouverais encore le moyen de faire crever une plante en plastique si j'en avais une.

— Pauline a des journées très chargées, Loulou. Elle a déjà la gentillesse de me donner des légumes, je ne vais pas en plus lui demander de s'occuper des miens.

— Bon, finit-il par capituler, on dirait que je n'ai pas le choix, de toute façon. Si c'est vrai que je peux m'occuper du jardin, au moins je serai utile à quelque chose.

Rassurée, Annette nous embrasse et repart chez elle. Je suggère à mon grand-père de préparer sa valise sans attendre.

— Les ouvriers ne commenceront que jeudi, ce n'est pas si pressé, rechigne-t-il pour la forme.

— Tu es capable de changer d'avis d'ici là, je te connais. Pense un peu à la joie de Tim quand il te verra !

— Tu es dure en affaires, hein ? dit-il en riant.

Je lui retourne son sourire.

— On se demande de qui je tiens... Tu veux que je monte avec toi t'aider à rassembler tes affaires ?

— Eh, oh ! fait-il mine de s'offusquer. Je ne suis pas encore grabataire !

D'un geste sûr, il empoigne la rambarde en fer forgé de l'escalier, et je le suis du regard tandis qu'il gravit les marches. Une fois seule, je ne peux réprimer un soupir en songeant que sa bonne humeur risque d'être de courte durée quand il découvrira ce qui l'attend.

J'aurais mieux fait de lui dire...

Non, ce n'était certainement pas le moment d'en ajouter une couche, pas tant qu'il ne sera pas complètement remis de son malaise. En soupirant, je traverse le salon et me glisse dans le jardin d'hiver, surmonté d'une véranda à l'ancienne et de fenêtres ornées de vitraux, à travers lesquelles le soleil du matin projette des couleurs vives sur le sol. Quand j'étais gamine, je n'aimais rien tant que m'y blottir, dans l'un des fauteuils en osier, avec un livre du

Club des cinq. Depuis la mort de ma grand-mère, emportée par une leucémie l'année de mes quatorze ans, Loulou s'en sert principalement pour entreposer sa paperasse. Des cartons, qui n'étaient pas là la dernière fois que je suis venue, sont alignés contre une bibliothèque. Dessus, l'écriture de mon grand-père indique pêle-mêle, au feutre rouge : « Vêtements Nicole » (ma grand-mère), « Livres », « Affaires Cécile » (ma mère). Pourquoi les avoir laissés ici alors que cette pièce constitue l'un des points forts de la maison ? Un détail qui ne sera pas à négliger lorsqu'il se mettra en quête des futurs acquéreurs ! D'ici là, il y a du pain sur la planche : des pans entiers du papier peint façon roses anglaises se détachent des murs et les rebords des fenêtres sont fortement endommagés par la corrosion. Mon regard tombe sur un exemplaire de *La Nouvelle République* négligemment replié sur l'un des cartons. En me penchant, je constate que c'est celui du jour. Bizarre. Loulou n'est pas le roi du rangement, mais pas non plus le genre à laisser traîner ses affaires n'importe où. Je m'apprête à emporter le journal dans la cuisine, quand un titre attire mon attention :

« Châtillon : Des ossements humains découverts sur un chantier de construction »

C'est si rare de voir notre bourgade de deux mille cinq cents âmes à la une des journaux que je m'empresse de lire l'article. J'apprends ainsi que ces ossements ont été trouvés dans un champ situé peu après la sortie du village, sur lequel doivent être érigés des logements sociaux. Selon le journaliste, c'est une grue qui a mis au jour « des lambeaux de vêtements couleur de boue » et un insigne militaire « complètement rouillé et à demi-cassé, laissant penser qu'il s'agit des restes d'un soldat allemand de 39-45 ».

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Plongée dans ma lecture, je sursaute et fais brusquement volte-face.

— Loulou ! Tu es déjà redescendu ?

— Je t'ai appelée deux fois, tu n'as pas répondu. J'ai cru que tu étais partie.

— Désolée, je n'ai pas entendu. Tout va bien ?

— Oui, c'est juste que ma valise avait du mal à fermer. Mais c'est bon, j'y suis arrivé.

— D'accord. Que font tous ces cartons ici, au fait ? J'aurais pensé que tu les stockais au grenier.

Mon grand-père se gratte le haut du crâne.

— Non, tout ça c'était dans les chambres. Je compte les donner à Emmaüs, ça prend de la place pour rien, ajoute-t-il en regardant ailleurs. Bon, on y va ?

Je comprends combien ce doit être difficile pour lui de se débarrasser de ces fragments de passé. Chaque vêtement, chaque disque, chaque objet qu'il a décidé de donner le ramènent au souvenir des jours heureux, quand sa femme était en vie, quand sa fille lui parlait encore. Son malaise n'est sans doute pas un hasard.

Je replie le journal que je tiens toujours entre mes mains et le lui tends.

— Tiens, je l'ai trouvé sur l'un des cartons.

— Ah, oui. Merci, j'ai dû l'oublier ici, avec le bazar de ce matin.

Il n'a pas l'air dans son assiette.

— Ça n'a aucune importance, ne t'inquiète pas. Tu as vu l'article sur les ossements ? C'est incroyable !

— J'y ai jeté un œil, oui.

— Je me demande s'ils parviendront à identifier ce soldat. Après plus de soixante-dix ans, c'est dingue !

— Ils ne s'embêteront pas à chercher, va. La plaque d'immatriculation est illisible, à ce qu'ils disent.

— C'est dommage, cet homme avait sûrement une famille... Ses descendants sont en droit de savoir ce qui lui est arrivé, tu ne crois pas ?

Mon grand-père hausse les épaules avec dédain.

— Ce n'était qu'un Boche, marmonne-t-il. Des comme lui, il y en a eu des centaines.

Son ton est sec, je le sens agacé. J'aurais dû me souvenir que Loulou tient en horreur tout ce qui se rapporte à l'époque de son enfance. Sujet tabou, dont il ne parle jamais. L'ombre dans son regard les rares fois où il l'a évoquée m'a fait comprendre qu'il ne fallait pas insister. Une fois, ma grand-mère m'a confié qu'il avait perdu des proches durant la guerre et que c'était encore douloureux. C'est tout. Personne n'a jamais pris la peine de m'expliquer les détails, et je n'ai pas osé les demander. Peut-être est-ce l'une des raisons qui m'ont conduite à m'intéresser au passé. L'espoir de saisir des bribes de ma propre histoire et ses zones d'ombre. Les romans que je traduis sont essentiellement historiques et se déroulent, la plupart du temps, durant la première moitié du xx^e siècle. Il n'y a pas de coïncidence.

— On peut partir, maintenant ? me presse-t-il. J'aimerais me reposer un peu.

— Bien sûr, allons-y, dis-je en attrapant sa valise tandis qu'il ferme la porte à clé.

Avant de s'installer dans ma New Beetle bleu métallisé, Loulou m'attrape le bras.

— Tu sais, je bougonne, mais ça me fait plaisir d'aller chez toi.

— Évidemment que je le sais, dis-je en souriant.

— Tu as un cœur en or, ma Lisa. C'est de famille.

Mon sourire tremblote légèrement.

— On va te dorloter, tu vas voir.

— Oh, je n'en doute pas.

Je m'assois derrière le volant avec l'impression d'être une ignoble menteuse, indigne de cette confiance qu'il place aveuglément en moi. *Mais pourquoi je ne lui ai pas tout dit, alors qu'il suffirait de trois ou quatre mots bien choisis ?* Ces mots, je suis incapable de les prononcer. J'ai peur de le blesser, peur de déclencher sa colère en lui